

LE ROYAUME DES BAMBINS

I



UTREFOIS il y avait un roi et une reine qui avaient un fort petit royaume. Le roi se nommait Pétaud, et la reine Gillette.

Pétaud n'était ni ambitieux ni conquérant, et les titres de roi et de majesté lui tenaient lieu d'un grand royaume. Mais

comme les esprits les plus bornés ont toujours leur vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, et créa un sénéchal, un procureur-fiscal et un receveur; il fit aussi battre monnaie, et composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état. Son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal : il se nommait Caboche; c'était un homme franc, sincère, équitable. Il avait reçu de la nature sa part d'imagination en sens commun; aussi décidait-il lentement, mais presque toujours juste, ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que sa majesté ne pouvait plus se passer de lui.

Tous les matins, Caboche allait chez le roi avec qui il déjeunerait; ensuite on parlait d'affaires, mais le plus souvent ce ministre lui disait :

— Sire, avec votre permission, vous n'y entendez rien, laissez-moi faire, et tout ira bien : il faut que chacun se mêle de son métier.

— Mais, répondait le roi, que ferai-je donc, moi ?

— Ce que vous voudrez, répliquait Caboche; vous gouvernez votre femme et votre potager. Voilà tout ce qu'il vous faut.

— Je crois en effet que tu as raison, disait le roi. Ainsi fais ce que tu voudras.

Cependant, pour ne rien perdre de sa royale considération, il se parait les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe, et d'un sceptre de bois doré; il avait

acheté tout cela d'un vieux comédien de campagne qui avait quitté sa profession.



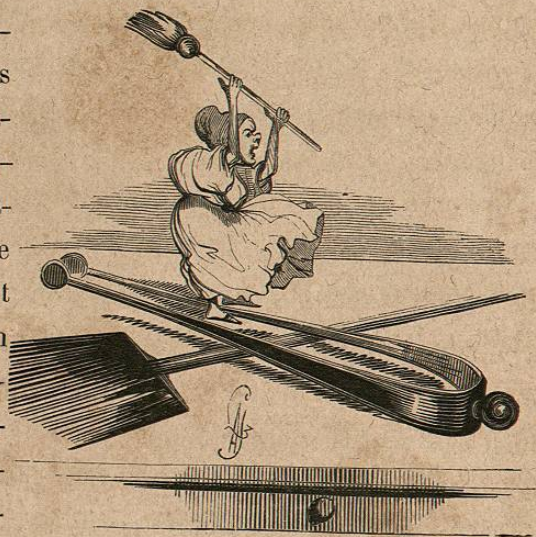
La reine Gillette s'occupait des soins du ménage. Tous deux vivaient fort heureux, en attendant que le ciel voulût bien leur accorder un fils. Cette grâce leur vint au bout de deux années de mariage, et leurs vœux furent même bien dépassés, car ils eurent encore depuis trois fils et trois filles. Lorsque ces enfants royaux furent arrivés à l'âge de sept ans, chacun se mit en devoir de donner son avis sur le genre d'éducation qui serait le plus convenable; et le

roi se creusait déjà la tête à propos de leur futur établissement, car son royaume était si petit, qu'il eût été fort difficile d'en faire même deux parts.

Or, un matin, la reine, venant de pétrir un petit gâteau, aperçut sur la table une jolie petite souris bleue qui rongea la pâte. Son premier mouvement fut de la chasser; mais un sentiment involontaire l'en empêcha : elle la considéra attentivement, et fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau et l'emporter dans la cheminée. Aussitôt, courant après la souris, dans le dessein de lui enlever sa proie, elle vit disparaître l'une et l'autre, et ne trouva à leur place qu'une petite vieille ratatinée et haute d'un pied.

Après plusieurs grimaces et quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle et les pincettes en croix, fit dessus, avec le balai, trois cercles et trois triangles, poussa sept petits cris aigus, et finit par jeter le balai par-dessus sa tête.

La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remarquer



que la vieille, en traçant les cercles et les triangles, avait prononcé distinctement ces trois mots : *Confiance, discrétion, bonheur*. Elle cherchait à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voisine la tira de sa rêverie. Comme elle crut reconnaître la voix de Cadichon, l'aîné de ses fils, elle y courut aussitôt; mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle aperçut trois gros hannetons qui tenaient chacun dans leurs pattes une de ses filles, et trois grandes demoiselles aux ailes bleues et transparentes, qui portaient sur leurs dos ses trois fils.

Tout cela, en s'envolant promptement par la fenêtre, chantait en cœur, et fort mélodieusement : *Hanneton, vole, vole, vole*. Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue;

ils étaient l'un et l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limacon couleur de rose, et traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui

parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avait une belle robe de perse, un



mantelet de velours blanc, une coiffe nouée sous le menton, et deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons et les demoiselles partirent avec tant de vitesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon et de ses enfants que des fées et de leur pouvoir, elle se mit à crier et à pleurer de toutes ses forces. Le roi, qui l'entendit, accourut suivi de son sénéchal, et voulut savoir la cause de son chagrin; mais la douleur de Gillette était si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots :

— Les hannetons!.... les demoiselles!.... Ah! sire, on enlève nos enfants!

Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, et ordonna à Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons; puis il gagna la campagne, dans le dessein de poursuivre et de tuer les ravisseurs.

Il y avait environ une heure qu'il était parti, et la reine, dont les larmes étaient épuisées, ne donnait plus que des soupirs à la perte de ses enfants, lorsqu'elle entendit quelque chose tomber auprès d'elle, et vit à ses pieds un papier plié en carré; elle le ramassa aussitôt, l'ouvrit précipitamment, et y lut ces mots :

« Calmez votre inquiétude, ma chère Gillette, et sou-
« venez-vous que de la confiance et de la discrétion dé-
« pend votre bonheur. Vous devez tout espérer de votre
« amie la fée de l'Île Bambine. »

Ce billet calma ses inquiétudes; et, adressant la parole

à une petite linotte qu'elle aperçut sur le ciel de son lit :

— Linotte, lui dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira; mais donnez-moi, je vous prie, lorsque vous en saurez, des nouvelles de mon petit Cadichon.

A ces mots, la linotte battit des ailes, chanta et s'envola; et la reine persuadée que cela voulait dire : *J'y consens*, la remercia et lui fit une grande révérence.

Cependant le roi et son sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, et trouvèrent la reine si tranquille qu'ils en furent scandalisés. Ce sang-froid impatienta si fort le roi, qu'il se serait emporté contre elle, si son sénéchal ne lui eût remontré les inconvénients d'avoir des enfants, les chagrins et la dépense qu'ils causent presque toujours à leurs père et mère.

— Par mon sceptre, dit le roi, le beau-père a raison, et ces marmots-là m'auraient ruiné, s'ils fussent plus longtemps restés chez moi : grand merci à qui s'en est chargé.

La reine, qui craignait de trop parler, ne répondit point, et le roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans son cabinet jouer un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passait chez le roi Pétaud, la reine sa mère se lassant d'un veuvage qui durait depuis longtemps, résolut de se remarier; elle jeta les yeux sur un jeune prince, voisin de son royaume et souverain des Îles Vertes.

La réputation avantageuse et le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la bonne femme, qu'elle se flatta de s'en faire aimer. Il n'y avait à cela qu'une diffi-

culté, c'est qu'elle n'était ni jeune, ni aimable : elle avait la taille haute et maigre, les yeux petits, le nez très long, la bouche fort grande et passablement de barbe. On ne sau-



rait tout à fait s'aveugler sur ses défauts : elle sentit, dans ses moments de réflexion, qu'en l'état où elle était il lui serait impossible de plaire au jeune roi des Iles Vertes, et

que, pour y réussir, il fallait avoir de la beauté, ou tout au moins de la jeunesse. Elle pensa que la fée Gangan, son amie, pouvait lui être d'un grand secours dans cette occasion : elle lui fit part de ses sentiments, et la conjura, dans les termes les plus pressants, de lui prêter les secours de son art.

Gangan éprouva une grande surprise ; mais elle la dissimula, prévoyant bien qu'il était imprudent de se déclarer ouvertement contre ce mariage, car le roi des Iles-Vertes, qui avait presque ruiné ses états par ses dépenses, aurait été capable de le conclure par intérêt, et de se faire aider par un puissant génie, protecteur de son royaume : aussi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plus tôt à son rajeunissement ; mais elle se promit en même temps de la tromper et de la mettre hors d'état d'exécuter son projet.

Le jour que cette fée avait marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin couleur de chair ; elle était poudrée, coiffée d'une longue plume et de pompons de clinquant ;



un petit nain amaranthe lui portait la queue de sa robe et avait sous le bras gauche une boîte noire en lacque de Chine.

La reine-mère la reçut avec les plus grandes marques de respect et de reconnaissance, et la supplia, après les premiers compliments, de ne pas différer son bonheur. La fée y consentit, fit retirer tout le monde, et ordonna à son nain de fermer les portes et les fenêtres : puis, ayant tiré de sa boîte un livre de vélin, garni de grands fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, et une fiole qui renfermait une liqueur verdâtre et fort claire, elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre, et commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté ; ensuite, ayant tracé autour d'eux trois cercles, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette, et jeta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu-à-peu, et la taille du petit nain à croître en proportion, de sorte qu'en moins de trois minutes, ils changèrent de figure sans éprouver le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain ; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout-à-coup des trois cercles, augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit. Alors la fée ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre, et disparut avec son page, qui, tout grand qu'il était devenu, reprit la queue de la robe de sa maîtresse et sa boîte de lacque de Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant un miroir : elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étaient charmants ; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étaient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans, et que sa coiffure avait pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds : tout cela, joint à sa grande taille, produisait quelque chose de fort bizarre. Cependant elle n'en fut point frappée : elle fut même aussi contente de son changement, que ses courtisans en furent étonnés. On ne savait quelle contenance faire devant elle, ni quelle conduite tenir à son égard ; mais le premier ministre, dont tous les grands dépendaient, les tira d'embarras, et décida que, bien loin de contrarier la reine, il fallait, au contraire, flatter ses goûts et ses caprices, et il commença par ordonner à sa femme et à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt, pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, et en peu de temps toute la cour s'habilla comme la reine, et l'imita en tout. On ne parlait plus, même les hommes, que d'une façon enfantine ; on ne jouait qu'à *la madame*, à *rendez-moi ma fille*, aux *osselets*, à *la bataille*. Les cuisiniers n'étaient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes et des petits choux. On ne s'occupait qu'à habiller et à déshabiller des poupées. Dans tous les jeux et les collations, il n'était question que du roi des Iles-Vertes ; la reine en parlait cent fois le jour, et l'appelait sans cesse son petit mari ; elle le demandait à tout instant. Elle se paya, pendant quelque temps, des raisons dont